This pdf is a digital offprint of your contribution in N. Tersis & P. Boyeldieu (eds), *Le langage de l'émotion: variations linguistiques et culturelles,* ISBN 978-90-429-3452-8

The copyright on this publication belongs to Peeters Publishers.

As author you are licensed to make printed copies of the pdf or to send the unaltered pdf file to up to 50 relations. You may not publish this pdf on the World Wide Web – including websites such as academia.edu and open-access repositories – until three years after publication. Please ensure that anyone receiving an offprint from you observes these rules as well.

If you wish to publish your article immediately on open-access sites, please contact the publisher with regard to the payment of the article processing fee.

For queries about offprints, copyright and republication of your article, please contact the publisher via peeters@peeters-leuven.be

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES LINGUISTIQUES ET ANTHROPOLOGIQUES DE FRANCE

NUMÉRO SPÉCIAL

— 36 —

LE LANGAGE DE L'ÉMOTION : VARIATIONS LINGUISTIQUES ET CULTURELLES

Édité par

Nicole TERSIS et Pascal BOYELDIEU

SELAF n° 469

PEETERS
LEUVEN – PARIS – BRISTOL, CT
2017

SOMMAIRE

Présentation
Nicole TERSIS & Pascal BOYELDIEU 17

1. ÉMOTION ET COMMUNICATION

L'émotion communiquée
Christian PLANTIN 27

Au théâtre : le travail des émotions dans un système esthétique, à Madura (Indonésie)
Hélène BOUVIER 33

Zande insults
Raymond BOYD 55

Une polarité exemplaire : Colère et Rire chez les Gbaya
Paulette ROULON-DOKO 81

Les émotions dans la langue et les chants inuit
Nicole TERSIS & Christian PLANTIN 93

Construction narrative de l'émotion ? Récits d'enfants en difficulté d'apprentissage
Christiane PRÉNERON & Marie KUGLER-LAMBERT 123

Expression de l'émotion en sudarabique moderne. Interjections et autres formes figées
Marie-Claude SIMEONE-SENELLE 141

« La mort vaut mieux que la honte » ou le concept de *hààwì* chez les Zarma du Niger
Sandra BORNAND 165

2. ÉMOTION ET GRAPHIE

Maya, chinois, égyptien. Écriture figurative des émotions
Nathalie BEAUX, Jean-Michel HOPPAN & Chrystelle MARÉCHAL 193

Les émotions en Chine ancienne : une analyse sémantico-graphique et sociale
Chrystelle MARÉCHAL 197

Émotions et glyphes en Mésoamérique : les inscriptions mayas ont-elles du cœur ?
Jean-Michel HOPPAN 211

Écriture des émotions en égyptien
Nathalie BEAUX 227

3. ÉMOTION ET LEXIQUE

Sens doxal et sens paradoxal dans le lexique des émotions et des attitudes morales : à la recherche de liens sémantiques réguliers
Serge SAKHNO 245

Typage de noms d'émotion par les propriétés de polysémie
Vannina GOOSSENS 267

Du contrôle des émotions dans la société maure. Sémantique lexicale et morphosyntaxe
Catherine TAINE-CHEIKH 285

Existe-t-il des émotions en maya ? Analyse sémantique des termes émotionnels en maya yucatèque (Mexique)
Olivier LE GUEN 301

L'expression des émotions en japonais
Maurice COYAUD 323

Les peurs de la nuit : comment les exprime-t-on en inuktitut du nord de la Terre de Baffin ?
Guy BORDIN 335

Expressions for emotions – and inner feelings – in Kilivila, the language of the Trobriand Islanders: A descriptive and methodological critical essay
Gunter SENFT 349

Composition et dérivation expressives en yidiche
Anne SZULMAJSTER-CELNIKIER 377

How are emotions expressed in Kalaallisut?
Naja Frederikke TRONDHJEM 397

4. ÉMOTION ET SYNTAXE

Annoyed, Angered or Enraged? Intensity Scales for Emotion Verbs
Christiane FELLBAUM & Yvette Yannick MATHIEU 427

L'expression syntaxique des affects dans quelques langues océaniennes
Claire MOYSE-FAURIE 443

L'expression des émotions en arabe : variation intra et interdialectale
Samia NAÏM 461

Emotions in Hausa. Encoding strategies between cognition, culture and lexicon
Gian Claudio BATIC 481

L'expression des émotions dans un dictionnaire yulu (Afrique centrale)
Pascal BOYELDIEU 501

Les métaphores de la colère en dalabon : universalité et particularités
Maïa PONSONNET 531

Expression des émotions dans les langues d'Asie du Sud-Est : les psycho-collocations du birman
Alice VITTRANT 557

Expressions des émotions (psycho-collocations), des sensations physiques et des traits de caractère en vietnamien
Huy Linh DAO & Danh Thành DO-HURINVILLE 583

Expression des émotions en tamoul. Continuité culturelle et variation linguistique
Appasamy MURUGAIYAN, Christiane PILOT-RAICHOOR & Elisabeth SETHUPATHY 601

Affective Predicates in Yaqui: Lexicogenesis and Morphosyntax
Albert ÁLVAREZ GONZÁLEZ 633

—:—

INDEX DES LANGUES 651

Les peurs de la nuit : comment les exprime-t-on en inuktitut du nord de la Terre de Baffin ?

Guy BORDIN
Centre d'Étude et de Recherche sur les Littératures et les Oralités du Monde (INALCO, Paris)
guybordin@skynet.be

Résumé

La nuit, monde de l'obscurité, a généralement été perçue à travers les âges et les sociétés comme source de dangers à la fois nombreux et divers. Elle est ainsi l'origine de puissants sentiments de peur. Les Inuit des hautes latitudes ne font a priori pas exception. Cependant, à cause de la localisation au-delà du cercle polaire arctique, la nuit au quotidien y prend chez eux un aspect très variable au gré des saisons, non seulement en terme d'obscurité/lumière, mais aussi au plan des rythmes veille/sommeil. En inuktitut nord-baffinois ou tununirmiutitut (Nunavut, Canada), l'émotion de peur s'exprime au moyen d'un ensemble d'au moins neuf bases lexicales. Certaines sont génériques – par exemple celle utilisée pour signifier la peur de tout danger concret, connu, prévisible –, d'autres sont plus spécifiques – comme celle caractérisant la peur de ce qui est coupant, tranchant, mordant. Dans ce texte, nous verrons que diverses bases lexicales sont mobilisées selon la nature des phénomènes et entités qui contribuent à faire de la nuit un espace-temps potentiellement agent de la peur.

Mots-clés

peur, nuit, lexique, Inuit, inuktitut, Terre de Baffin

1. Peur, nuit et obscurité : brève introduction comparative

Nombreuses sont les sociétés qui ont, à travers les âges, associé la nuit et l'obscurité à de multiples risques pour l'homme, tant physiques que moraux. Dans le noir, le moindre bruit peut faire sursauter et frémir. On craint l'obscurité pour ce qu'elle cache, on la perçoit comme source de dangers « objectifs » – ce peut être la présence de personnes mal intentionnées, de certains animaux sauvages, etc. –,

mais aussi de dangers « subjectifs », pour reprendre la catégorisation de Jean Delumeau (1978 : 89), comme lorsqu'on se réveille en sursaut d'un cauchemar, terrorisé, et qu'on n'ose plus refermer les yeux : ceci ajoute à la peur dans le noir. Le temps de l'Histoire passe, les peurs issues de la nuit restent car les êtres réels ou imaginaires qui y ont trouvé refuge traversent les âges.

La nuit obscure fut et reste inquiétante et baignée d'insécurité, car la vision humaine est mal adaptée à l'environnement nocturne – « la nuit, tous les chats sont gris », dit-on en pays de langue française. L'environnement peut alors apparaître sans fin, sans rupture : le monde empirique n'est plus totalement visible, prend une autre apparence et se mêle à l'imaginaire dans des constructions mentales inconnues, qui peuvent induire l'angoisse. « When men in darknesse goe, they see a bush, but take it for a theefe », écrit Humphrey Mill en 1639 (*in* Ekirch 2005 : 9). Patrick Baudry (1997 : 50) constate aussi fort justement que : « la peur [de la nuit] est d'autant plus intense qu'elle porte sur ce qui devait *a priori* rassurer. La maison est hantée de forces invisibles qui se mêlent aux situations plus maîtrisées, et la frontière se brouille entre amis et ennemis. » La nuit noire peut aussi être l'espace-temps de la surnature, et, par exemple, on ne compte plus, dans l'Occident du Moyen Âge et des Temps modernes soumis à une omnipotente pression religieuse, les rencontres avec les revenants, loups-garous, vampires et autres êtres maléfiques. Il s'ensuit que (Berguit 2001 : 70) : « L'homme du Moyen Âge dort peu, enclin aux peurs liées autant à la situation réelle d'une époque insécurisée que celles liées à son imaginaire. Tout naturellement, c'est vers Dieu qu'il va se tourner lors de ses insomnies pour lui demander protection. Les moines, d'ailleurs, commençaient leur journée très tôt (vers 2 heures du matin) protégeant la population endormie par leurs prières. » Véronique Nahoum-Grappe (1997 : 27) suggère pour sa part que : « Le fait que la nuit soit liée à la peur relève donc autant de la phénoménologie de sa perception récurrente que de son interprétation héritée dans une culture donnée. La pleine nuit, comme objet de la perception éveillée, est une épreuve effective qui mobilise le souvenir de la propre culture du sujet, non pas comme système de référence mais comme possibilité interprétative. »

La nuit obscure est également l'espace-temps des transgressions de l'ordre et des usages, de l'illicite et des mauvais coups, des conduites déviantes comprenant aussi bien les sabbats des sorcières et autres assemblées diaboliques de l'Europe médiévale et moderne que le tapage nocturne urbain toujours actuel. Elle a partie liée avec la débauche, le vol, le crime, la métamorphose. La nuit autorise des mises en mouvement d'individus et de groupes hors du contrôle social qui prévaut plus généralement lorsque le soleil est présent. L'honnête homme a souvent peur de ces marges qui se mettent à grouiller quand la nuit est tombée : « La nuit, les honnêtes gens dormaient et les autres ne s'inquiétaient pas de l'heure », écrit l'historien Pierre Montet (1946 : 46) à propos de l'Égypte ancienne. « Gens de bien aime le jour et les méchants la nuit », dit-on de même en France au début des Temps modernes (*in* Delumeau *op. cit.* : 90). Dans la Bible, et plus tard dans le Coran, la nuit est le domaine du malfaisant. Lumière et ténèbres, c'est-à-dire la vie et la mort, s'y opposent dans une lutte sans merci. Alors que l'enfer est le monde

des ténèbres dont Satan est le prince, le jour de Dieu sera celui de l'éternelle lumière. Nuit et enfer sont souvent mis en parallèle, et pour certains théologiens de l'Europe moderne Dieu aurait créé la nuit comme preuve de l'existence de l'enfer. La nuit dans ce contexte ne peut qu'inspirer la crainte.

Il faut cependant noter que toutes les sociétés n'ont pas pensé et vécu la nuit avec les mêmes tensions et détestations. L'historien A. Roger Ekirch (2005 : 5) suggère que des différences culturelles expliquent en partie le fait que certains peuples évitent les actions guerrières nocturnes et d'autres pas. Par exemple, sur la base de récits de colons anglais, il rapporte les comportements opposés de sociétés amérindiennes de la côte est de l'Amérique du Nord : si les uns, en Nouvelle-Angleterre, ne sortent pas de chez eux la nuit « for fear of their Abbamocho (Devil), whom they fear especially in evil enterprises » (William Wood, cité d'après Ekirch 2005), d'autres, en Caroline du Nord, « are never fearful in the night, nor do the thoughts of spirits ever trouble them, such as the many hobgoblins and bugbears that we suck in with our milk » (John Lawson, cité d'après Ekirch 2005).

De même chez les Inuit préchrétiens des hautes latitudes, au-delà de difficultés certaines dans la vie quotidienne, tout particulièrement pour les déplacements et la chasse, l'obscurité (*taaq*) en tant que telle – tout en n'empêchant pas que les réalités visibles ou invisibles y prenaient une dimension autre – ne semble pas avoir été connotée négativement. Loin de l'opposition binaire qui nous est si familière, l'obscurité était davantage perçue en complémentarité de la lumière plutôt qu'en opposition (Bordin 2008 : 200-224). Si bien que pour leur inspirer la crainte de l'enfer, cette nouveauté théologique, les missionnaires chrétiens chargés d'évangéliser les Inuit durent insister sur la chaleur très élevée du lieu plutôt que sur son obscurité qui les laissait de marbre (Schulte 1940 : 168-169 ; *ibid.*). Si la christianisation a sans doute affaibli cette conception d'une complémentarité entre obscurité et lumière, elle ne l'a pour autant pas complètement absorbée.

Il reste néanmoins avéré que la peur de ou dans la nuit, à des degrés divers certes, a toujours affecté le plus grand nombre de sociétés à travers le temps et l'espace, impliquant la nécessité de disposer de parades pour contrer ce qui est perçu comme sa nocivité.

2. Dire la peur

Si la peur est universelle, les façons de dire et de catégoriser les émotions qui y sont liées ne le sont pas. Dans ce texte, on se demandera ainsi comment les Inuit du nord de la Terre de Baffin, plus particulièrement les habitants de la communauté de Mittimatalik [Pond Inlet] expriment lexicalement leurs peurs nocturnes. Avant d'aborder cet aspect, précisons encore quelques points fondamentaux sur leur nuit si spécifique. En effet, à cause de leur localisation au-delà du cercle arctique (latitude de 72°42'N), la nuit au quotidien y prend chez eux un aspect très variable au gré des saisons, non seulement en terme d'obscurité/lumière, mais également au plan des rythmes veille/sommeil (Galinier *et al.*

Domaines d'application	Base	Caractéristiques	Exemples de situations générant ce sentiment (toutes époques confondues)
ce qui est identifié, visible, prévisible	*kappia-*	peur de tout danger concret, connu ; *kappia-* dériverait du protoeskimo *kappəya-* « ressentir de l'anxiété », cette forme pourrait être liée au protoeskimo *kapət-/kapəγ-* « être serré »	personne violente, paralysie du sommeil, aurore boréale, éclipse, certains animaux, l'enfer
	kapat-	quasi synonyme de *kappia*, assez peu entendu	(comme *kappia-*)
	iqsi-	peur de ce qui mord, griffe, déchire, coupe ; le protoeskimo *iqci-* « avoir peur » ne se limite pas au sens si spécifique de la Terre de Baffin	ours, loup, chien furieux, créatures non humaines griffues, couteau
	nangiaq-	peur des mauvaises postures physiques	vertige, risque de chuter d'un lieu en hauteur, de sombrer à travers la glace
	ilira-	crainte du regard ou du comportement d'autrui, un sentiment d'intimidation ; la forme protoeskimo serait *əliRa-* « vouloir demander quelque chose mais ne pas oser »	personne insultante, parents intimidant leurs enfants, actes ou gestes déplacés, condamnables
ce qui est inconnu, invisible, imprévisible	*alia-*	peur, angoisse de l'inconnu, de l'invisible avec la volonté de ne pas rester seul ; la forme protoeskimo *aliγa-* « se sentir seul, délaissé » serait liée à *ali-* « éloigné »	être seul dans l'obscurité, rencontre potentielle de non-humains, sommeil
	quiliqta-	terreur panique, peur de l'étrange, qui glace le sang ; le protoinuit *quiliqta-* « trembler » pourrait être lié au protoeskimo *quγinaγ-* « avoir du dégoût, de l'aversion », aussi à l'origine de *quinaq-* « ressentir du dégoût »	situations d'effroi, survenue de certains phénomènes, rencontre d'êtres non humains, contenu de rêves effrayants
tous	*sivuura-*	crainte par anticipation ; la forme protoeskimo, *civu(C)uRa-* « avoir de l'appréhension » serait liée à *civ(v)uγ-* « lever la tête » et *civu-* « ce qui est en avant »	savoir que ses mauvaises actions seront découvertes, arrivée de la nuit quand on est malade, affronter le blizzard
tous	*ainnaa*	exclamation de peur assez générale, aspect terrifiant	appuyer un propos faisant intervenir d'autres bases timériques

Tableau 1. Expression de la peur en dialecte de Mittimatalik

2010 : 831-832 ; Bordin 2011b : 21-30). L'alternance obscurité/lumière si particulière conjuguée à une conception inuit du sommeil qui ne valorise guère cet état font de cette nuit des hautes latitudes une nuit à nulle autre pareille. On a ainsi à faire dans le haut Arctique inuit à des nuits sans obscurité pendant environ un tiers de l'année, à des nuits avec relativement peu de sommeil pendant les mois au cours desquels la lumière ou l'obscurité règnent sur l'ensemble du nycthémère, et le reste du temps à des nuits au sommeil toujours tardif (*ibid.*). Dans ce contexte, il ressort que le sommeil est l'état dans lequel semblent se nicher une part notable des peurs nocturnes, dans le sens que les Inuit des hautes latitudes donnent à la notion de nuit, c'est-à-dire au-delà de l'obscurité (Bordin 2005 ; 2008 ; 2014).

Pour aborder les peurs dans le contexte nocturne, il nous faut d'abord rappeler comment les Inuit parlent de ces émotions. À Mittimatalik, où j'ai recueilli entre 2003 et 2010 les témoignages qui illustrent ce texte, j'ai relevé neuf bases principales qui permettent d'exprimer la peur, chacune d'elles s'adressant à une composante plus ou moins large, entre spécifique et générique, du spectre émotif timérique (Bordin 2011a). Elles sont rassemblées dans le tableau 1 (les formes protoeskimo et protoinuit proviennent de Fortescue *et al*. 1994).

Certaines de ces bases s'utilisent de façon très spécifique ; c'est le cas de *iqsi-* et de *nangiaq-* d'une part (dangers de nature « physique ») et de *ilira-* d'autre part (dimension sociale, crainte de la réaction de l'autre). Les autres bases ont un champ sémantique beaucoup plus vaste : *kappia-* (et son synonyme moins fréquent *kapat-*) exprime la peur générique de dangers plutôt concrets et englobe *iqsi-* et *nangiaq-* qui en constituent des modes particuliers ; *alia-* caractérise la peur de l'inconnu et d'être seul alors que *quiliqta-* peut se comprendre comme un degré supérieur de frayeur de ce que le monde physique ne montre pas toujours ; *sivuura-* traduit l'appréhension de ce qui pourrait advenir de négatif. Ces bases peuvent se voir renforcées par l'utilisation de *ainnaa*, que ce soit comme base ou comme cri de peur : *ainnaa* ! *Ainnaaraaluk* !

Abordons donc maintenant l'expression des peurs nocturnes.

3. Les peurs liées à l'obscurité

Les peurs nocturnes sont en premier lieu celles qui sont liées à l'obscurité pour ce que celle-ci dissimule ou, au contraire, révèle parfois. À l'époque animiste et jusqu'à l'établissement ferme du christianisme, les peurs liées à l'obscurité étaient dans l'ensemble maîtrisables et dominées grâce à la mise en œuvre de diverses prescriptions rituelles, si bien qu'en conséquence les Inuit ont rarement hésité à s'aventurer dans l'obscurité, que ce soit par nécessité ou choix (Bordin 2014). Malgré cela, les peurs de ou dans l'obscurité trouvaient à s'exprimer de diverses façons selon la nature du danger potentiel.

Il en allait ainsi des aurores boréales (*aqsarniit*[1]) prenant leur ampleur dans l'obscurité. Bien qu'utiles comme aide à la navigation et source de lumière, on disait qu'elles pouvaient décapiter les gens si on laissait se rapprocher trop de soi (MacDonald 1998 : 149-157). Diverses techniques permettaient heureusement de les garder à distance suffisante. Les aurores boréales étaient pourtant souvent qualifiées de *kappianaqtuq* :

(1) *kappia-naq-tuq*
avoir peur-causer-ATTR.3SG
« ce qui fait peur »

comme dans l'exemple suivant :

(2) *Surusiullunga taikkua* ***kappia****gijarulugilauqsimajakka aqsarniit niaquiqsisuungungmataguuq taimaguuq uvinngiararlugit qaituinnarialialuit…* (John Tuurngaq, comm. pers. 2003).
« Quand j'étais enfant, j'avais peur des aurores boréales, on disait qu'elles coupaient les têtes, on disait que lorsqu'on sifflait, elles s'approchaient fortement… »

De ce point de vue, l'aurore boréale est assurément une source potentielle de danger, donc de peur, mais que l'on connaît de longue date et que l'on sait repousser : on explique le phénomène dans le cadre d'expériences timériques connues et concrètes, attendues, narrées et donc parfaitement exprimées par la base *kappia-*.

Il est cependant des situations où le degré de peur, de frayeur semble croître, comme dans le récit qui suit[2] :

(3) *Uvakkulli immakallalisaaluunnginnama, tusaumagaluaqtunga aqsarniit ilaak qaujiqattaqsimallunga aqsarniluaqtualuuliraangat maani qaniqquujimmaliq&uni uvinngaaqtaullutik imannaaluk aulajualuullutik. Tusaqsaummarik&utik imaak « jijijijiji » namualuk ingirrakatallaalutik. Qaujiqattaqsimajunga taimaak uvinngaaqkataktunik, ikkua tusaaqquujisuut. Kisuungmangaata nalugaluaq&ugit, uumajualuuqquujillutik* ***quiliqta****gilisuukkattauq aqsarnilualiraangat*. (Rosie Kalluk, comm. pers. 2006)
« Je ne suis pas née autrefois, mais j'ai pourtant entendu dire que les aurores boréales, je veux dire que j'ai remarqué que lorsqu'il y a beaucoup d'aurores boréales, elles semblent très proches et que lorsqu'on les siffle, elles bougent beaucoup. On les entend même émettre des sons comme « jijijiji » quand elles se déplacent. J'ai remarqué cela quand les gens les sifflent, on dirait même qu'elles entendent. Mais je ne sais pas ce qu'elles sont, elles semblent être vraiment vivantes et lorsqu'il y a beaucoup (trop) d'aurores boréales je suis toujours terrifiée. »

[1] On croyait autrefois que les aurores boréales étaient produites par les âmes des morts qui jouaient au ballon en utilisant (généralement) un crâne de morse, d'où leur désignation : *aqsaq* désigne en effet, selon les régions, une balle ou le jeu de ballon lui-même (sorte de football).
[2] Le signe & représente la latérale fricative sourde.

Dans ce témoignage, l'interlocutrice fait appel au radical *quiliqta-* qui caractérise plutôt l'effroi, ce qui glace le sang, souvent lorsqu'on est confronté à quelque chose d'inconnu. Ici c'est la grande quantité d'aurores boréales qui est à l'origine de cette terreur, leur trop grand nombre ou intensité comme le marque le morphème *-luaq-* dans :

(4) *quiliqta-gi-li-suu-kka-ttauq* *aqsarni-lua-liraangat*
être effrayé-avoir-INCHO-HABIT-POSS.1SG.PL-aussi aurore boréale-excès-FREQ.3SG
« chaque fois qu'il y a trop d'aurores boréales, je les ai comme source d'effroi »

La présence massive des aurores boréales fait passer le sentiment chez cette femme de *kappia-* à *quiliqta-*, du connu et maîtrisable à l'inconnu et imprévisible.

Au contraire des luminescences aurorales, manifestation phénoménale bien visible, l'obscurité peut aussi être source de peur par ce qu'elle dissimule ou ce qu'on pense qu'elle puisse dissimuler. Dans cette situation, se retrouver seul dans le noir peut être chez certains la plus grande crainte qui soit, et c'est la base *alia-* qui l'exprime dans toute son étendue. Soit l'exemple suivant :

(5) *Ningiuruluunnit uqaqattalaurmat « **alia**suqattanngilaurit qaumalluni takuqattanngittutit taaqsigaluarami ajjituinnanga » **alia**suqattaqunngi&&unga, kisiani unikkaaqtuqasuungungmingmata imanna angutimmarialuugaluat kisumik takulauqtaminik, uvva innaugaluat arnaugaluat unikkaasuungungmata sulijuksauvut tainnaqai takujariaqaramingai. Uvagulli ilagiitigut takusuungunngittugut, kamanaqtunik nunami takusuungunngittugut aularujuktunik.* (Ilisapi Uuttuva, comm. pers. 2003)
« Ma grand-mère disait : « tu ne dois pas avoir peur, lorsqu'il y a de la lumière dehors, tu ne vois jamais rien, c'est exactement la même chose dans l'obscurité », on me demandait donc de ne pas avoir peur, mais pourtant certains hommes racontaient qu'ils avaient vu des choses, des adultes pourtant, et des femmes aussi le racontaient, ce sont peut-être des choses vraies qu'ils ont vues. Mais dans notre famille, nous n'avons jamais rien vu d'extraordinaire dans la toundra, rien qui bougeait méchamment. »

Lorsque la grand-mère explique qu'on ne voit *rien* en pleine lumière et que ce n'est pas différent dans l'obscurité, elle exprime par *rien* l'absence de « quelque chose d'inhabituel ou d'étrange », sorte de référence générique à la croyance en l'existence de diverses créatures non humaines plus ou moins hostiles envers les hommes :

(6) *kama-naq-tuq*
porter attention-causer-ATTR.3SG
« ce qui attire l'attention », pouvant traduire selon le contexte « ce qui est étrange, inhabituel, voire miraculeux »

comme Ilisapi le précise également à la fin de son commentaire en (5) :

(7) *kamanaqtu-nik nuna-mi taku-suungu-nngit-tugut*
étrange-MODAL.PL terre-LOC voir-HABIT-NÉG-ATTR.1PL
aula-rujuk-tu-nik
bouger-déplaisant-ATTR-MODAL.PL

ce qui peut se résumer par le terme en (8) :

(8) *alia-naq-tuq*
avoir peur-causer-ATTR.3SG
« ce qui est source de frayeur »

tout particulièrement lorsqu'on est seul, ainsi que le précise le dictionnaire unilingue en tununirmiutitut :

(9) *Inuk aliattaq inutuujumanngippat* ***alia****sukpuq*. (Quassa 2000: 222)
« Celui qui prend peur (*aliasuktuq*) est une personne peureuse (*aliattaq*) qui ne veut pas rester seule. »

Ce lien de *alia-* avec la crainte de devoir faire face à quelque chose de « particulier », sous entendu de potentiellement dangereux, mais d'étrange, d'imprévisible, tout en étant seul est récurrent, même si les formulations négatives (c'est-à-dire sous la forme « cela ne nous est jamais arrivé ») paraissent les plus nombreuses. En voici deux autres exemples provenant toujours de Mittimatalik :

(10) *Ataatakkunilli anaanakkunillu ningiutinnillu uqaujauqattalauqtugut silaguuq nuna kisutaqanngittiangmat* ***alia****naqtuqanngittuq taimannaitauqattalauratta takuqattalaunngittugut*. (Gamaili Qiluqisaaq, comm. pers. 2003)
« Nos pères, mères et grand-mères nous disaient qu'il n'existe absolument rien, rien d'effrayant dans le monde, dans la toundra, c'est ce qu'on nous disait, nous n'avons jamais rien vu de la sorte. »

(11) *Suuqaimma innaaluujunga* ***alia****suqattanngittunga, aullaqsimagutta tauvunga tupiqariaqturluta taaqtillugu pisugunnarajanngimmijunga nanuqtaqa&&arniarmat, kisuruluktaqa&&arniarmat* ***alia****suktunga suli,* ***alia****suktualuujunniiraluaq&unga.* (Ilisapi Uuttuvak, comm. pers. 2003)
« Bien sûr que je n'ai plus peur, je suis une adulte maintenant, mais lorsque nous sommes dans la toundra, sous la tente, je ne peux pas aller me promener dans l'obscurité, car un ours ou toute autre chose de déplaisant pourrait survenir et j'ai encore peur, mais cependant moins qu'autrefois. »

En (11), on demandait à l'aînée si elle éprouvait encore un sentiment de peur en étant dans l'obscurité. Elle répond non, tout en précisant qu'en certaines circonstances, dans la toundra, elle ne voulait pas être seule par crainte que, outre un ours polaire (*nanuq*), quelque chose d'indéfini et de mauvais (*kisuruluk-*) puisse survenir :

(12) *kisu-ruluk-taqa-&&ar-niar-mat*
quelque chose-déplaisant/méprisable-avoir de toute évidence-il arrive que-FUTUR PROCHE-CAUS.3SG
alia-suk-tunga *suli*
avoir peur-ressentir-ATTR.1SG encore
« parce qu'il pourrait arriver qu'il y ait une chose déplaisante, j'ai encore peur ».

Les créatures non humaines abondent dans la littérature orale inuit. On notera que les récits racontés aux enfants avant de dormir étaient fréquemment du genre à pouvoir être qualifiés de *kappianaqtuq*, et qu'ils le sont encore lorsque la pratique s'est maintenue. Alan Maktaaq explique que lorsque lui et ses frères et sœurs étaient enfants, leur père leur racontait des histoires « qui faisaient peur », et qu'il avait beaucoup appris d'elles. Il précise :

(13) *Tamakkuninga* ***kappia****naqturulungniglu inuunngittullarulungniglu unikkaaqtuaqattalaurmijut suurlu qaujisainnariaqanimiglu aullaqsimalluni, inuunngittuniguuq taima pitaqarmat nunami tamaani, qiniqattainnallugit kisiani ujarialik qaujinnginaaqsijangmata, taimannaruluujaq*. (Alan Maktaaq, comm. pers. 2003)
« Ils racontaient des histoires de choses qui faisaient vraiment peur, à propos des non-humains, par exemple à propos de ce qu'on devait connaître quand on était partis à la chasse, ils disaient que des êtres non humains vivaient à l'intérieur des terres, qu'il fallait toujours être attentif car elles surprenaient seulement les gens qui n'étaient pas avertis des choses. »

Il s'agit par ce type de récit de mettre en garde les plus jeunes contre des actes intempestifs en leur faisant prendre conscience que tel ou tel moment d'inattention ou de légèreté peut les mettre dans des situations périlleuses, mais bien identifiées par l'expérience des générations plus anciennes. D'où l'utilisation fréquente de la base *kappia-*. Par exemple, on raconte toujours de nos jours que les *qallupilluit*, une catégorie d'êtres non humains, vivent sous la glace ou sous l'eau à proximité du rivage et qu'ils s'emparent des enfants qui y jouent en les mettant dans leur grande capuche dorsale d'où il est impossible de s'échapper seul (Bordin 2008 : 425 *et seq*. ; Laugrand & Oosten 2010 : 186-188). Ne pas jouer seul trop près du rivage, en particulier dans l'obscurité, est la leçon de ces histoires à faire peur.

4. Ce que le sommeil peut provoquer

Le sommeil et ses phénomènes induits sont également à l'origine d'émotions timériques, peut-être davantage encore, semble-t-il, que ce qui prévaut dans l'obscurité vigile. L'expérience nommée *aqtuqsinniq* en inuktitut, qui correspond à la paralysie du sommeil, et la frayeur qu'elle génère sont particulièrement mises en avant lorsqu'il s'agit pour les Inuit d'évoquer le sommeil (Kolb & Law 2001 ; Bordin 2008 : 564-575 ; 2011a). Cette parasomnie est associée à la phase paradoxale du sommeil et se caractérise par le fait que lors de son endormissement ou de son réveil, la personne consciente de ce qui se passe autour d'elle se montre

incapable du moindre mouvement et d'articuler le moindre son à cause de l'absence totale de tonus musculaire typique du sommeil paradoxal. Cette paralysie du sommeil, dont la prévalence semble variable selon les sociétés (Hufford 2005), apparaît fréquente chez les Inuit. Même s'il n'existe à ce jour aucune donnée quantitative, les témoignages que j'ai recueillis, cumulés avec les données déjà existantes (Bloom & Gelardin 1976 ; Kolb & Law *ibid.*), indiquent que nombreux sont les Inuit qui ont dès l'adolescence vécu plus ou moins fréquemment des crises *aqtuqsinniq*. Les personnes rencontrées à Mittimatalik, hommes et femmes de toutes générations, en font une description identique, mettant en avant l'incapacité de bouger, de parler, la lourdeur qui s'empare du corps[3] et souvent le sentiment d'une présence non humaine oppressante. La victime d'une telle attaque est envahie par une grande frayeur, comme le décrivent Gamaili Qiluqisaaq et Pairngut Piitaluusi, deux aînés aujourd'hui disparus :

(14) *Unali nukiqarunniittianaqtuq aqtuqsinniq* ***kappia****suktualuk aulajagiaksarlu ajuliq&uni.* (Gamaili Qiliqisaaq, comm. pers. 2003)
« Ce phénomène *aqtuqsinniq* provoque la perte de toute énergie, c'est vraiment effrayant et il est impossible de bouger. »

(15) *Aamai uvanga aqtuqsirunnarunniirama, taissumani makkuktuutillunga aqtuqsijjutilialuulilauqsimagama, nanualungmik nanurmiglu qimmimiglu taimanna sinnaktualuqattaq&unga nanualungmillu pijaunasuktualuullunga uvvalu qimmialungmit tainna makkuktuutillunga taissumani sinnaktuqattalauqsimajara qimmialuk* ***kappia****giqattaqtara unnuatamaat qallivallialluni asuilaa taimanna.* (Pairngut Piitaluusi, comm. pers. 2005)
« Je ne connais pas [l'origine du phénomène], aujourd'hui je n'ai plus de crises *aqtuqsinniq*, mais autrefois quand j'étais adolescente, cela m'arrivait souvent, je rêvais d'un énorme ours ou d'un chien et j'étais prise par le gros ours ou par le gros chien, c'est ce dont je rêvais autrefois, et je suis encore effrayée par ce grand chien, chaque nuit il s'approchait de plus en plus, voilà. »

La frayeur provoquée par *aqtuqsinniq* est le plus souvent exprimée au moyen de la base *kappia-* : rien de plus logique car il s'agit d'une expérience redoutée, mais connue, dont on a entendu souvent parler et qu'on a peut être déjà vécue soi-même. Une expérience dont on sait ce qu'il faut faire pour y mettre fin, par exemple former la figure d'un ours avec une main et souffler en direction de celui que l'on pense être à l'origine de l'attaque, une technique autrefois utilisée par les chamanes d'après Timuti Kalluk (comm. pers. 2005). La prière est un autre moyen très efficace, semble-t-il, comme le racontent Rosie Kalluk (comm. pers. 2006) ou encore Pairngut Piitaluusi (comm. pers. 2003) laquelle ajoute ne plus avoir subi d'attaque depuis qu'elle est devenue croyante et qu'elle prie régulièrement.

[3] La base *aqtuq-* réfère à la notion de « lourd, pesant » ; la forme protoeskimo *aRtuR-* « être incapable de » a donné en inuktitut *aqtuq* « gros, pesant, qui ne peut pas bien marcher ou voler à cause de la graisse [hommes, animaux] » (Fortescue *et al*. 1994 ; Schneider 1966 ; Spalding 1998), *aqtuqsaqtuq* « il fléchit sous le poids de la charge qu'il porte sur le dos ».

On peut aussi prévenir une paralysie du sommeil ou tout autre risque de danger potentiel en plaçant un objet sur son oreiller, une lame, un couteau autrefois, une bible aussi depuis l'introduction du christianisme (Bordin 2008 : 544-546). Maata Kunuk raconte :

(16) *Paninnguakuluga akisingata ataanuaqsilausungasuunguqattarama sinigunnaillisuuguluungmaninna ilaannikkut* ***alia****suksarailluni paippaaqutinik mappiqtillugu akisingata ataattianganuaqsisuungujunga tamaungalu qanigijanganuaqsisuungullunga siningniaqtillugu.* (Maata Kunuk, comm. pers. 2003)
« Ma chère fille adoptée, je mettais parfois quelque chose sous son oreiller quand elle ne pouvait pas dormir, elle prenait facilement peur, je plaçais une bible sous son oreiller ici ou tout près, et elle dormait. »

Maata utilise *alia-* pour parler de la peur ressentie par sa fille sur le point de s'endormir :

(17) *alia-suk-sarai-lluni*
avoir peur-ressentir-rapidement-CONC.3SG
« alors qu'elle avait rapidement/facilement peur »

La jeune fille dans son lit est dans un état diffus de peur et d'angoisse de ce qui pourrait survenir pendant son sommeil, ce que *alia-* traduit parfaitement. Cette base indique que tout est possible, mais rien n'est prédéfini.

Le contenu d'un rêve – d'un mauvais rêve[4] – peut également être à l'origine d'une peur soudaine, qui provoque généralement le réveil du dormeur. En voici deux exemples, le premier recueilli auprès d'une aînée :

(18) *Kisiani sinnakturijaqaqattalaurama marruungnik surusiuninnit innaruq&unga, qilalugaaluit nalluaniinginnaujaratta nalluanit taikanngat paanngat aggiqtualuit qilalugaaluit unanngattauq aggiqtualuit qilalugaaluit nunamut qakijualuullutik* ***kapa****ttualuullunga iqqummaq-pak&unga, taanna sinnakturiggukaaluga*. (Ilisapi Uuttuvak, comm. pers. 2003)
« Depuis mon enfance jusqu'à l'âge adulte, je rêve régulièrement de deux choses. Nous sommes au bord de l'eau et de nombreux narvals arrivent de là-bas [de là-haut], d'autres viennent également de là en bas et quand ils montent sur la terre ferme, je prends vraiment peur et je me réveille, c'est l'un de mes rêves réguliers. »

Dans l'autre cas, une jeune femme raconte un rêve dans lequel elle se promène avec sa famille :

[4] Pour désigner les mauvais rêves ou les cauchemars, on peut procéder de deux façons à partir du terme générique pour le rêve *sinnaktuumaniq* : soit y insérer le morphème *-rluk-* « mauvais » pour obtenir *sinnaktuumarlungniq*, soit y ajouter des qualificatifs tels que *piunngittuq* « mauvais » ou *quvianannggittuq* « désagréable, pénible ». Sur les rêves inuit, *cf.* entre autres Hallendy (1985), Laugrand (2001), Therrien (2002), Bordin (2009).

(19) *…asuilaagli tavva takulimanngittuunnik qimmiinnik marruungnik ajjigiittiaq&utik saqqittuqakaallangmat aippanga uvattinnut upaksilirmat anilaannik qanuiliunngittiaq&uni uvannik paasijualuulluni, aippanga qimmiq anaanakkutinnut angusaarilluni, ikajuqtaujumagaluaq&unga qimaktautuinnaq&unga suuqai taakkua qimmiik* ***iqsi****naqtualuungmatiik anaanakkukka* ***kapa****luamut ikajurianngi&&utik tuqutaullunga…* (Luuri Inualuk, comm. pers. 2003)

« …Soudain, deux chiens identiques que nous n'avions pas vus ont surgi, l'un d'eux s'est approché de nous, ne toucha pas à mon petit frère, mais il m'attaqua, l'autre chien s'est dirigé vers mes parents pour les chasser. J'avais besoin d'aide mais on m'a abandonnée. Terrorisés par les chiens, mes parents s'étaient enfuis. Ils ne m'ont pas secourue et j'ai été tuée… »

Dans les deux cas, les narratrices se souviennent de situations oniriques lors desquelles elles se retrouvent transies de peur face à un danger visible, immédiat, concret : des narvals quittent l'océan et montent sur terre, deux chiens féroces (justement qualifiés de *iqsinaqtuq*) s'attaquent à la rêveuse et la tuent. La base *kapat-*, synonyme de *kappia-*, est donc logiquement employée par les interlocutrices.

—:—

En conclusion, l'expression des peurs nocturnes, au sens large, fait appel de façon privilégiée à certaines bases lexicales. *Kappia-* et dans une bien moindre mesure son synonyme *kapat-* sont très souvent mobilisées, pour relater les peurs de ce qui est connu, visible, déjà vécu et donc attendu : c'était le cas des aurores boréales ou des éclipses autrefois, ça l'est toujours de la paralysie du sommeil *aqtuqsinniq* et du contenu de certains rêves dans lequel le rêveur se voit par exemple sur le point d'être attaqué par des humains ou par des animaux parfaitement identifiés, c'est-à-dire pas par des êtres n'appartenant pas au monde naturel et visible. Dans cette dernière situation, en particulier pour la nier, c'est plutôt la base *alia-* qui sera utilisée par les locuteurs. De même, *alia-* traduit la peur diffuse qui peut être ressentie par celui qui se retrouve seul dans l'obscurité, ou bien seul dans son lit prêt à s'endormir, ne sachant pas ce qui pourrait ou pourra se produire et l'offenser. *Kappia-* (et *kapat-*) d'un côté et *alia-* (et *quiliqta-*) de l'autre caractérisent et nomment ainsi les deux pôles des émotions timériques nocturnes, entre peur ce qui est déjà connu, raconté, attendu et peur de ce qui est encore inconnu et toujours imprévisible, que ces peurs se logent dans l'obscurité ou qu'elles appartiennent à l'empire du sommeil.

Abréviations

ATTR	attributif	HABIT	habituel	NEG	négation
CAUS	causatif	INCHO	inchoatif	PL	pluriel
CONC	concomitant	LOC	locatif	POSS	possession
FREQ	fréquentatif	MODAL	modalis	SG	singulier

Remerciements

Je remercie très sincèrement Nicole Tersis de m'avoir invité à participer au séminaire « L'expression des émotions : syntaxe et sémantique », et à contribuer à cette publication.

Ma plus vive gratitude s'adresse également à celles et ceux de Mittimatalik (Nunavut, Canada) qui ont partagé une part de leur savoir : Luuri Inualuk, Rosie Kalluk [Kadloo], Timuti Kalluk† [Kadloo], Maata Kunuk [Koonoo], Alan Maktaaq† [Maktar], Aani Pairngut Piitaluusi† [Peterloosie], Anguilianuk Qijuapik [Kiyoapik], Gamaili Qiluqisaaq [Kilukishak], John Tuurngaq† [Tongak], Ilisapi Uuttuva [Elisapee Ootoova]. Je remercie également Patricia et Mike DeMaio ainsi que Florence Wood pour le soutien logistique qu'ils m'ont aimablement fourni sur place entre 2003 et 2010. Mes séjours au Nunavut ont bénéficié du soutien du Centre d'étude et de recherche sur les littératures et les oralités du monde (INALCO) et du Groupe de recherche « Mutations polaires : environnement et sociétés » (GDR 3062, CNRS) que je remercie. Je tiens aussi à remercier le Nunavut Research Institute à Iqaluit qui m'a accordé les indispensables permis de recherche (trois permis successifs m'ont été délivrés: 0500203N-M, 0203105N-A et 0203606R-M).

Références bibliographiques

BAUDRY Patrick, 1997, L'ambiguïté nocturne, *Sociétés & Représentations*, 4 : 47-75.

BERGUIT Jean-Noël, 2001, Qu'est-ce que la nuit ?, *Méandres*, *Recherches et soins en santé mentale*, 8 : 67-98.

BLOOM Joseph D. & Richard D. GELARDIN, 1976, Eskimo Sleep Paralysis, *Arctic*, 29 (1) : 20-26.

BORDIN Guy, 2005, Taarnirmik unnuangujjutiqanngimmat "Darkness is not the cause of the night". An Inuit perspective from Canadian Eastern Arctic on the night, *in* R. van Everdingen (ed.) *Proceedings of the 14th Inuit Studies Conference*, Calgary, 11-15 August 2004, The Arctic Institute of North America : 37-45.

— 2008, *La nuit inuit. Vécu et représentations de la nuit chez les Inuit du nord de la Terre de Baffin (Nunavut, Arctique canadien)*, thèse en ethnologie, Nanterre, Université Paris Ouest Nanterre La Défense.

— 2009, Dream Narration among Eastern Arctic Canadian Inuit, *in* B. Collignon & M. Therrien (eds.), *Orality in the 21st century: Inuit discourse and practices. Proceedings of the 15th Inuit Studies Conference*, Paris, INALCO. http://www.inuitoralityconference.com

— 2011a, L'expression lexicale de la peur en inuktitut dans le nord de la Terre de Baffin, *Études/Inuit/Studies,* 35(1-2) : 223-244.

— 2011b, *On dansait seulement la nuit. Fêtes chez les Inuit du nord de la Terre de Baffin,* Nanterre, Société d'ethnologie.

— 2014, Entre obscurité et sommeil : où se nichent les peurs nocturnes chez les Inuit du haut Arctique ? *Colloque international « Les choses de la nuit », Mexico, 18-19 octobre 2012*. À paraître.

DELUMEAU Jean, 1978, *La peur en Occident (XIVe-XVIIIe siècles)*, Paris, Fayard.

EKIRCH A. Roger, 2005, *At Day's Close: Night in Times Past*, New York, W. W. Norton & Company.

FORTESCUE Michael, Steven JACOBSON & Lawrence KAPLAN, 1994, *Comparative Eskimo dictionary, with Aleut Cognates*, Fairbanks, University of Alaska, Alaska Native Language Center.

GALINIER Jacques, Aurore MONOD BECQUELIN, Guy BORDIN, Laurent FONTAINE, Francine FOURMAUX, Juliette ROULLET PONCE, Piero SALZARULO, Philippe SIMONNOT, Michèle THERRIEN & Iole ZILLI, 2010, Anthropology of the night. Cross-disciplinary investigations, *Current Anthropology*, 51(6) : 819-847.

HALLENDY Norman, 1985, Reflections, shades and shadows, *in* M. Patterson, R. Janes & C. Arnold (eds.), *Collected Papers on the Human History of the Northwest Territories*, Yellowknife, Prince of Wales Northern Heritage Centre, Occasional Paper n° 1 : 125-167.

HUFFORD David, 2005, Sleep paralysis as spiritual experience, *Transcultural psychiatry*, 42 (1) : 11-45.

KOLB Stéphane & Samuel LAW (eds.), 2001, *Dream and Dreams Interpretation,* Série « Inuit Perspectives on the 20th Century » vol. 3, Iqaluit, Nunavut Arctic College.

LAUGRAND Frédéric, 2001, Des humains, des ancêtres et des esprits. Ambiguïté et hétéronomie du rêve chez les aînés inuit de l'Arctique canadien, *Études/Inuit/ Studies*, 25 (1- 2) : 73-100.

LAUGRAND Frédéric & Jarich OOSTEN, 2010, *Inuit Shamanism and Christianity. Transitions and Transformations in the Twentieth Century*, Montréal & Kingston, McGill-Queens's University Press.

MACDONALD John, 1998, *The Arctic Sky: Inuit astronomy, star lore, and legends*, Toronto, The Royal Ontario Museum and Iqaluit, Nunavut Research Institute.

MONTET Pierre, 1946, *La vie quotidienne en Égypte au temps de Ramsès*, Paris, Hachette.

NAHOUM-GRAPPE Véronique, 1997, Remettre à demain, *Sociétés & Représentations*, 4 : 11-38.

QUASSA Joanna (ed.), 2000*, Uqausiit tukingit inuktitut tununirmiutitungajuq/Inuktitut Dictionary, Tununiq dialect*, coordonné par Elisapee Ootoova, Iqaluit, Qikiqtani School Operations, Government of Nunavut.

SCHNEIDER Lucien, 1966, *Dictionnaire du langage esquimau de l'Ungava et contrées limitrophes*, Québec, Les Presses de l'Université Laval.

SCHULTE Paul, 1940, *The flying priest over the Arctic*, New York and London, Harper & Brothers Publishers.

SPALDING Alex, 1998, *Inuktitut – A Multi-dialectal Outline Dictionary (with an Aivilingmiutaq base)*, Iqaluit, Nunavut Arctic College.

THERRIEN Michèle, 2002, Rêves d'une apprentie chamane inuit, *Cahiers de littérature orale* 51 : 169-183.